

En 1847, le nombre total des lettres distribuées en France a été de 126 millions 480,000; les lettres affranchies, seulement dans la proportion de 10 pour cent. En 1856, le nombre total des lettres était déjà de 251 millions 997,000, dont lettres affranchies 90 pour cent. Le produit de la vente des timbres-postes a été, en 1849, de 4 millions 446,766 francs 56 centimes. Le nombre des lettres venant de l'étranger ou partant pour l'étranger est, en ce moment, d'environ 20 à 25 millions par année. La taxe des journaux et des imprimés a donné au Trésor, en 1856, 3 millions 683,033 francs; le droit sur les articles d'argent, 1 million 766,705 francs. Le total des recettes perçues, en 1856, par l'administration des postes, a été de 55 millions 831,430 francs; les dépenses se sont élevées à 36 millions 337,000 francs; c'est donc pour le Trésor un bénéfice de 19 millions 494,430 francs.

Les soldes des comptes avec les Gouvernements étrangers ont donné, en 1856, une balance définitive, en faveur de la France, de 4 millions 970,691 francs.

En 1856, il y a eu 2 millions 897,901 lettres tombées au rebut par suite d'adresses illisibles ou fautes.

Le nombre total des agents de l'administration des postes est de 25,815.

L'année 1858 paraît devoir être féconde en événements astronomiques : quatre éclipses auront lieu cette année. Deux de ces éclipses seront visibles à Paris.

On attend toujours la fameuse comète.

On ne peut pas évaluer à moins de 10 millions l'importance du commerce des étrennes qui a eu lieu pour le grand jour à Paris; il y avait foule partout, comme jamais en n'en vit en aucun temps.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 31 décembre 1857.

L'année 1857 n'est plus; elle est disparue dans ce gouffre sans fond où dorment tant de siècles écoulés. Mais, avant de mourir, elle a signalé ici ses derniers moments par une agitation extraordinaire.

Cette Foire aux Etrennes qui se déroule de la Madeleine à la Bastille, et partout où ses baraquements peuvent se nicher sans trop gêner la circulation, présente un coup-d'œil unique et attire à certains moments de la journée une incroyable affluence de promeneurs.

On trouve de tout dans ces petits bazars ouverts par l'industrie nécessaire : des ustensiles de ménage, des meubles, des broderies, des fournitures de bureau, des cannes, des pipes, des moules à cigarettes, des montagnes d'oranges et de bonbons de toute espèce; enfin, et surtout, des jouets variés à l'infini dans les limites modestes de 10 c. à 1 f. 50.

Les plus amusants à observer parmi les curieux, ce sont les enfants. Ils n'ont pas assez d'yeux pour admirer toutes ces merveilles; leur imagination s'exerce à deviner lequel de tous ces jouets leur sera donné pour étrennes; ils désignent à haute voix les objets qu'ils préfèrent; ou bien, quand l'admiration leur coupe la parole, leurs desirs se trahissent par les gestes les plus éloquentes, par la pantomime la plus

(1) Reproduction interdite.

expressive. Comment résister à ces aimables petits tyrans! Aussi, les promesses ne leur font pas défaut, à la condition qu'ils seront bien sages — et ils n'ont garde d'y manquer pendant huit jours au moins — et ces promesses tenues en tout ou en partie deviennent une source de petits profits pour ces pauvres industriels qui ont si longtemps d'avance escompté ce grand moment.

Le 31 décembre, dans la soirée surtout, les enfants ont disparu; on ne voit plus que des acheteurs. La dernière heure est venue, et il faut enfin s'exécuter. Puisse cette année ne pas être trop défavorable à la petite industrie! Le temps, vu reste, est superbe, et c'est un avantage immense pour tous ces boutiquiers en plein vent.

Quant aux marchands établis et payant patente, ils n'ont guère à redouter cette concurrence de la rue. Les maisons en vogue sont depuis quinze jours littéralement encombrées de visiteurs, et l'on vient de me citer un confiseur fameux qui a vendu, la semaine dernière, pour près de deux cent mille francs de bonbons et de boîtes pour étrennes. Deux cent mille francs! Comment, après cela, parler de crise financière!

Les Bouffes-Parisiennes terminent dignement l'année. Leur habile directeur, M. Offenbach, a eu l'idée de mettre en lumière un opéra-bouffe de Rossini, *Bruschino*, tort à fait inconnu en France, même des artistes : c'est tout simplement un admirable chef-d'œuvre.

Il m'a été donné d'assister avant-hier à la première représentation, et jamais je n'ai passé de soirée plus ravissante. La musique du divin maestro, cette musique si gaie, si vive, si mélodieuse surtout, m'a plongé dans une véritable extase, et maintenant il m'est pénible de ne pouvoir écrire que des lignes froides et incolores pour célébrer ce nouveau triomphe du plus grand compositeur des temps modernes.

Le succès de *Bruschino* sera immense, et le nom magique de Rossini brillera longtemps sur l'affiche de l'heureux théâtre.

J'ajoute que la pièce en elle-même est très-amusante, et que l'exécution, bonne déjà, sera parfaite quand les artistes auront pu donner congé à ce vilain cortège de gripes, de rhumes et d'enrouements que l'hiver traîne toujours à sa suite.

On dit que cette résurrection inattendue de l'un des chefs-d'œuvre de sa jeunesse a réveillé chez Rossini des idées, des goûts auxquels il semblait avoir depuis longtemps renoncé. Il s'est remis à la composition, et l'on cite comme récemment enfantés par son merveilleux génie, un *boléro* à 2 voix, d'une ravissante facture, et surtout un *O salutaris* à 4 voix. Composition sublime, qui pourrait bien opérer dans la musique religieuse actuelle la révolution opérée naguère dans la musique dramatique par *Guillaume Tell*.

De plus, le maestro paraît vouloir renoncer à la vie tout à fait intime qu'il menait ici depuis son retour d'Italie. Il a loué, à l'angle de la Chaussée-d'Antin et du boulevard, un grand appartement où il se propose de recevoir pendant cet hiver.

Ce changement radical dans la vie et les habitudes de Rossini, produit une grande sensation dans le monde artistique, et donne lieu aux commentaires les plus variés.

Un autre sujet à commentaires, c'est la nouvelle, plus ou moins authentique, d'un héritage que vient de faire Alexandre Dumas.

L'auteur de *Monte-Christo* aurait, à ce qu'il paraît, à Marseille un admirateur passionné. Le

brave marseillais, gardien du château d'If, de plus, lecteur assidu des œuvres du célèbre romancier, avait fini par prendre la fantaisie pour la réalité, et par se persuader entre autres que les héros de l'un des plus saisissants récits de Dumas avaient réellement habité les affreux cachots de la forteresse. Dans cette situation, il crut ne rien faire de mieux que de léguer à l'écrivain les petits profits retirés de son métier de cicerone. Or, ces petits profits s'élevaient, dit-on, à la somme assez ronde de cent cinquante mille francs. Le testament porte que M. Alex. Dumas devra employer cette somme à l'acquisition d'une bastide près de Marseille, laquelle bastide il sera tenu d'habiter au moins six mois sur douze.

Alexandre Dumas a écrit quelque part qu'à la suite d'un songe qui lui est survenu dans des circonstances tout à fait particulières, il avait acquis la conviction qu'il ne mourait pas avant d'être millionnaire. Le voilà sur la route, et son rêve commence à se réaliser.

On vient de placer l'entablement de l'édifice destiné à la mairie du 4.^e arrondissement. Cette vaste construction peut être considérée comme étant arrivée aux deux tiers de son achèvement complet; toutefois, la nouvelle mairie ne pourra recevoir les différents services qui doivent y être installés qu'à la fin de la prochaine campagne.

La façade principale de l'édifice se développe sur la place du Louvre. Elle est précédée d'un péristyle décoré de six colonnes, et cette disposition donne à toute la construction un caractère grandiose.

Les deux autres façades se profilent sur les rues Chilpéric et des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois.

On travaille aussi activement, dans le même quartier, à la construction du nouveau presbytère et de la nouvelle maison de secours du 4.^e arrondissement.

La mort vient encore de frapper un artiste distingué, Achille Déveria. Ses dessins très-gracieux, peut-être même un peu trop gracieux, lui valurent, il y a une trentaine d'années, une grande réputation. Depuis longtemps il avait été nommé au poste de Conservateur des Estampes, à la Bibliothèque impériale. Là il avait entrepris un travail de géant qui a fini par le tuer, à l'âge de 58 ans à peine. A force de labeur et de patience il était parvenu à organiser un système de classement vraiment tenté avant lui. Son nom restera, et ses successeurs n'auront qu'à continuer son œuvre.

Son frère Eugène Déveria, dont le magnifique tableau, *la naissance de Henri IV*, se trouve dans le musée du Luxembourg, vit encore, retiré à Pau.

THEODALD JARRY.

Nouvelles & Faits divers.

— Le 2 janvier, à dix heures, a eu lieu à Notre-Dame un service solennel à la mémoire de feu Mgr. Sibour, archevêque de Paris, mort l'année dernière, le 3 janvier, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont. Le brouillard obscurcissait tellement l'atmosphère que le service a eu lieu à la lumière des lampes. La nef et le portail de l'église étaient tendus de noir liseré de blanc. Un riche catafalque était dressé au milieu de la nef.

S. E. Mgr l'archevêque, grand aumônier, officiait pontificalement entouré de tous ses dignitaires.

La messe a été chantée en musique.

Dimanche, 3 janvier, a commencé en l'église Saint-Etienne-du-Mont et à l'église patronale de Sainte-Geneviève la neuvaine d'usage en l'honneur de sainte Geneviève, patronne de Paris.

Dès le matin, les pèlerins arrivaient pour assister à ces solennités et le parvis de Saint-Etienne se couvrait d'échoppes pour les marchands d'objets de piété.

Un jeune homme, qu'à sa tenue on pouvait prendre pour un garçon d'hôtel, présenté dernièrement au propriétaire d'un grand café de Cologne qu'il fréquentait depuis quelque temps un billet français de 500 francs à échanger contre de l'argent prussien. Le cafetier prit le papier, le regarda à la fenêtre et le trouvant en règle, passa dans une autre chambre pour aller chercher les 132 thalers 10 silbergros qui équivalent à 500 francs; le jeune homme lui remit le billet plié, prit l'argent et partit. Quelques jours après, le cafetier ayant lu qu'il circulait beaucoup de faux billets de 500 francs se remit à examiner celui qu'il avait échangé. Ce n'était plus le même; pendant son absence d'un moment le jeune homme avait substitué un vrai papier un autre qui n'avait de ressemblance que la couleur et sur lequel était écrit, au lieu de: *Payable à vue*, cet avis ironique: *Ne payez pas à vue*. Mais l'adroit filou avait eu le temps de se mettre hors de la portée de la justice.

« Un homme bien connu dans les sciences, M. Steiner, avait doté Munich d'un système régulateur, au moyen de l'électricité. L'application réussit à merveille. Les horloges bavaroises marchaient avec cette admirable précision qui convient au tempérament bavarois. Les bourgeois allaient tous au théâtre, à cinq heures, suivant leur habitude, sans se tromper d'une seconde; ils en sortaient tous, à neuf heures, et, à dix heures, ils avaient le bonheur de se savoir tous dans leur lit... »

« Il y a un an, cette félicité s'évanouit tout à coup. L'horloge électrique de M. Steiner fut arrêtée, supprimée. »

« Pourquoi? »

« Voici le pourquoi : »

« Depuis que les horloges publiques de Munich, marchaient si régulièrement, on s'aperçut que les horlogers bavarois ne laissaient plus rien. Plus d'horloges, de pendules, de montres, de coucous même, à remonter, à régler, à restaurer... Toute une industrie était compromise, perdue; une foule de braves gens n'avaient plus qu'à se croiser les bras, à mourir de faim. »

« Dans l'intérêt de l'art de l'horlogerie, on fit taire le tic-tac trop économique, trop régulier, du pendule électrique. »

Peut-être l'Académie n'a-t-elle pas pensé à l'horlogerie. Peut-être M. Bréguet eut-il dû y penser pour elle.

— On écrit d'Augsbourg, le 28 décembre :

« Toute la ville est en alarmes. Depuis quelque temps un individu attaque les jeunes filles de la ville et leur coupe les cheveux. Il a commencé par le faire de nuit et à la faveur du brouillard, mais dernièrement il a opéré en plein jour. Il commence par mettre sur le nez des jeunes filles une petite bouteille contenant une substance qui les étourdit, puis il leur coupe leurs belles tresses. On assure que d'autres personnes étant surveillées, il les a forcées de s'éloigner en leur montrant un pistolet. Il a été impossible jusqu'ici de saisir cet individu et même d'avoir son signalement exact. On a arrêté plusieurs personnes, mais il s'est trouvé qu'elles étaient innocentes de l'affaire. Le magistrat a promis une récompense à celui qui ferait connaître l'auteur de ces méfaits. Les dames n'osent plus sortir sans être

cueillit :

Depuis quinze jours la chanteuse habitait avec un jeune homme que l'on croyait son mari une mansarde du boulevard Mont-Parnasse. Ils sortaient chaque jour pour aller faire de la musique dans les rues. Mais, continua le messager, la portière m'a assuré que la jeune femme est bien malade.

— Et son nom? demanda Blanche avec angoisse.

— Cora.

— Cora!... ah! j'en étais sûre, mon cœur ne pouvait se tromper.

— Pourquoi donc tant te désoler, Blanche? lui dirent ses sœurs avec dureté, le ciel n'est pas assez juste pour avoir infligé à cette vaniteuse une punition aussi bien méritée.

Cette fois les yeux ordinairement si doux de Blanche, prirent une expression sévère et indignée. Ses sœurs intimidées gardèrent le silence. Le même jour, en allant donner à sa mère le baiser du soir accoutumé, Blanche, s'agenouillant devant elle, lui demanda en pleurant la permission d'aller trouver dans son réduit la pauvre Cora.

— Tu en es donc certaine, c'est elle? Puisque la charité l'aime, va, mon enfant.

— Comprends-tu notre mère? dit en murmurant Anna à l'oreille de Nathalie. Elle, si sévère habituellement, consentit à ce que sa fille se rende chez de pareils misérables.

— Et surtout si c'est véritablement Cora, répondit Nathalie. Pour en être arrivée à ce point, il faut qu'elle se soit entièrement dégradée, et c'est à elle que notre charmante sœur va donner le nom d'amie.

— Mesdemoiselles, leur dit froidement madame Amélie, qui, avec son cœur de mère,

comprendait cette conversation sans l'avoir entendue, avant de vous coucher, faites-moi le plaisir de relire dans votre évangile la parabole de l'enfant prodigue.

Le lendemain matin, Blanche pénétrait dans la mansarde du boulevard Mont-Parnasse.

IV.

La porte était entreouverte : Blanche entra sans frapper.

— Qui est là? demanda une voix faible qui parlait d'une sorte d'alcôve.

— Ton amie! répondit la charitable fille en se précipitant vers le lit.

La malade poussa un cri, ouvrit les bras, puis demeura inanimée sur sa couche. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure que Blanche, aidée de la femme qui l'accompagnait, parvint à la rappeler à la vie.

— Quoi! c'est toi, Blanche? lui dit enfin l'infortunée. Quel démon te pousse à venir me trouver ici? Ah! fuis! fuis, bonne et innocente créature, fuis la maudite!

— Je suis trop heureuse de t'avoir trouvée pour t'abandonner, ma Cora! mon amitié n'a pas diminué parce que je te vois malheureuse.

— Tu es qu'ange! lui répondit Cora d'une voix que la fièvre rendait saccadée, tandis que les pommettes de ses joues devenaient pourpres. Assieds-toi donc là, près de moi; je veux te raconter mon histoire et te montrer que je suis indigne de tes attentions.

Lorsque j'étais à la pension, chacun remarquait la mélancolie de mon caractère : c'est que déjà je connaissais celui qui m'a perdue, déjà je lui donnais des rendez-vous en secret... De retour chez mes parents, ils me présentèrent un

jeune homme qu'ils me destinaient pour époux. Juge de ma douleur, de mon effroi. Je me contins cependant, et comme lord Belmont m'avait suivie, j'attendis l'instant favorable où je pourrais tout lui raconter. « Voilà, lui dis-je, le moment de mettre à l'épreuve cette fidélité, cet amour que vous m'avez jurés. Allez vers ceux qui m'ont donné la vie, déclarez leur votre passion pour moi; ils m'aiment trop pour vouloir mon malheur. » Il me répondit que ses parents ne lui permettraient jamais de se marier à une Française, et que d'ailleurs ils exigeaient la plus haute naissance chez celle qu'il choisirait pour épouse; enfin, avec une entraînant éloquence, il me persuada de le suivre, m'assurant que, pour réparer notre esclandre, on ne pourrait alors se refuser à notre mariage.

Hélas! Blanche, je l'écoutais... et lorsqu'au bal vous m'avez vue si brillante, si parée, je n'étais pas sa femme... Que mon cœur était ulcéré alors! Depuis plusieurs jours je m'apercevais du refroidissement de lord Belmont. Tant que son amour m'avait soutenue, je n'avais pas songé à mon avilissante vie; à peine avais-je été sensible à la mort de mon père, arrivée peu de temps après ma disparition, et, continuant-elle en s'animant de plus en plus, ma mère m'avait maudite! et, au lieu d'être attérée anéantie... je ne pensais qu'à recevoir les adorations de mon amant!

Mais ce bonheur impie et illusoire devait cesser. Lord Belmont partit pour l'Angleterre et me laissa abandonnée et... mère! continuait-elle d'une voix déchirante.

Faible et prodiguant tous mes soins à l'être infortuné à qui j'avais donné la vie, je n'eus d'autre ressource que de porter successivement tout ce que je possédais au Mont-de-Piété; mais

quand vint le moment horrible du dénuement absolu, quand je vis mon fils presqu'expirant de froid et de besoin, quand je sentis que Dieu même m'abandonnait, qu'il retirait de mon sein cette source de vie qu'il a donnée à toute mère pour son enfant, ô Blanche! le désespoir égara ma raison... je retombai plus bas qu'auparavant... je me donnai à un autre, mais cette fois c'était pour mon enfant!

Hélas! cette nouvelle faute ne sauva point la créature adorée qui m'attachait à la terre... Mon fils est mort, Blanche!...

En achevant ces mots, la malheureuse Cora, suffoquée par les pleurs, ne put continuer. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps qu'elle reprit :

— Cet homme, auquel je m'étais donnée dans l'espoir de sauver mon fils, tomba bientôt lui-même dans la plus affreuse misère par suite de ses honteuses débauches. Maintenant, pour vivre, il pince de la harpe dans les rues. Ordinairement il accompagne mes chants; mais j'étais si malade aujourd'hui qu'il s'est vu forcé de partir seul. J'ai fini, Blanche Amélie, et tu restes encore? tu ne sors pas indignée?

— Je t'aimerais jusqu'à la mort, ô pauvre brebis égarée! tu reviendras à la vie, au bonheur, car le repentir est entré dans ton âme. Viens, je t'offre un asile. Je connais ma mère, elle ne refusera pas de te recevoir. Abandonne cet homme; viens : nos soins te redonneront la santé; puis nous obtiendrons le pardon de ta mère.

Cora joignit les mains, et levant les yeux au ciel :

— O mon Dieu, toi qui pardonne, écoute ma prière; bénis-la; cette angélique créature qui vient me sauver! Pnis se retournant : Fais de